Ces gens du peuple
que nous avons rencontrés en Espagne

Projet élaboré en 1985-1986

Qui a donné lieu à deux voyages en Espagne :

- Du 22 décembre 1985 au 6 février 1986
- Et durant le mois d'août 1986

A la suite de ces deux voyages, élaboration d'un projet de tournage intitulé :

« Ces gens du peuple que nous avons rencontrés en Espagne

1973-1987 »

Projet de deux à trois films

Par Pierre Gauge

En collaboration avec Laure Gauge

Un organisme officiel avait été créé au sein du Centre National de la Cinématographie.
Son but : étudier des avant-projets de films documentaires élaborés par des réalisateurs ou des auteurs.
Signer des conventions avec des auteurs de tels projets pour qu'ils puissent les développer et en faire déjà les repérages.
Mon projet fut accepté et une convention signée.

A la Casa de Velasquez
Le directeur : Didier OZANAM
et le secrétaire Général : Louis JAMBOU
m'avaient laissé entendre qu'une bourse pourrait m'être attribuée, ce fut le cas.

En son temps, notre travail de recherche, d'élaboration et de rédaction a donné lieu à un document de près de 200 pages. Nous y remercions comme il se doit toutes les personnes qui nous auraient permis de réaliser tout ce travail.

Il y a longtemps déjà que ce projet a germé en moi.

Une première tentative de le mettre par écrit m'avait parue décevante. Les mots n'arrivaient pas à traduire ce que je voulais montrer et exprimer par des images. De plus, qui pourrait s'intéresser à une telle idée, alors qu'il en jaillit et en court des dizaines et des dizaines par semaine.

Et pourtant, cela m'était apparu clair et simple.
J'avais une expérience particulière de l'Espagne et c'est d'elle qu'il me fallait partir.

+ + +

Chaque jour, durant des mois (entre 1970 et 1972), j'avais eu sous les yeux des images de la Guerre Civile. Je les avais analysées, interrogées. Je les connaissais par coeur. Elles ne m'avaient pas laissé indifférent : ainsi, ces enfants qui, en 1936, construisaient des barricades dans les rues de Madrid ; ces anarchistes, hommes et femmes, qui défilaient, le poing levé, dans les faubourgs de Barcelone ; ces civils qui fuyaient sous les bombardements ou qui franchissaient les Pyrénées à la recherche d'un accueil ...

Ces gens du peuple et des villages, je devais les rencontrer, quelques années plus tard, de 1973 à 1975, en Espagne même. C'était la fin du franquisme et je vivais là-bas à la Casa de Velazquez, à Madrid. Je me familiarisais avec ce pays, j'en apprenais la langue, j'en découvrais les richesses et les limites des populations dans les différentes régions.

Je me souviens toujours de la dignité qu'offrirent à mes yeux les habitants, pauvres, d'un village de "l'Espagne Noire", dans la province de Zamora. Je m'étais rendu chez eux avec une équipe technique. Je voulais réaliser quelques séquences sur leurs conditions de vie, filmer le rituel de leur Semaine Sainte, réputé très ancien et d'une rigueur quasi monacale.

Les premiers contacts avaient été réservés. Mais au fur et à mesure, notre présence fut acceptée et l'aide des habitants acquise. S'ils nous ouvrirent leur porte, nous n'en demeurions pas moins des gens de l'extérieur. Passés quelques mois, je revenais dans le même village, et la caméra ne fut plus une gêne. Pour eux, n'était-elle pas liée à ma présence ?

J'effectuai un travail identique dans un village de la Mancha, à l'époque du Corpus Christi. La fête était autre, la mentalité des habitants différente.

Mais je commençais à deviner les limites de ce genre de film. Je n'en étais pas satisfait. Je rêvais de quelque chose de moins contraignant, d'une forme plus libre où la richesse de la vie quotidienne pourrait s'inscrire sur la pellicule, pas simplement l'enregistrement du vécu des autres, mais aussi la relation qui pouvait s'établir entre nous.

Avec un minimum de moyens (une caméra muette, un magnétophone, de la pellicule), entreprendre un nouveau tournage, se lancer dans une nouvelle expérience. Filmer, interviewer, enregistrer.

Comme point de départ, j'avais adopté " les autres Catalans ", habitants de Barcelone et de ses bidonvilles. Je cherchais à remonter la filière qui me conduirait à leur origine. D'où venaient-ils ? De quelle province, de quel village ?

Je rencontrais de jeunes garçons dans une école de la périphérie. Je voulais connaître ce qu'ils savaient de la Guerre Civile. Je les interrogeais sur le passé, sur le présent. Je filmais les habitants des bidon-

villes de Carmelo et de la Bomba. Le dialogue avec certains me conduisit dans la province de Teruel ou en Andalousie...

Je prenais goût à ce tournage qui devenait de plus en plus informel et, avec l'aide de ma femme, je filmais, entre autres, un pêcheur et sa famille en Galice ; je découvrais les quelques derniers habitants d'un village du Leon. Là, quelques quarante ans après le film de Bunuel, subsistait encore un autre "Las Hurdes"...

Prenaient ainsi naissance et forme des "notes cinématographiques" filmées au jour le jour, au hasard des villages et des routes, au hasard des rencontres. Mais les moyens dont je disposais, ne me permirent pas de continuer ce qu'intuitivement j'étais en train de réaliser : tenir une sorte de journal avec des images.

Cette expérience devait s'arrêter là. Il ne fut pas alors possible de compléter ces premières "notes" et de leur donner une forme plus achevée. Et si, par la suite, je retournais en Espagne, ce devait être pour de nouvelles réalisations ("Histoire des Hôpitaux" - "Ignace de Loyola" - "Thérèse d'Avila"). Ces dernières venaient compléter et enrichir la connaissance que j'avais déjà de ce pays.

+ + +

Ce projet qui, aujourd'hui, me tient à coeur est bien simple : transmettre / exprimer un certain regard personnel sur l'Espagne, "noté" au jour le jour.

Que ce soit dans ce village de Zamora, dans les bidonvilles de Barcelone, sur les chemins d'Andalousie, que ce soit dans un hôpital de Séville ou dans un carmel d'Avila, j'ai vécu et ressenti l'Espagne au quotidien. Au jour le jour, j'ai dialogué avec ses habitants durant quelques heures ou ne

serait-ce que quelques instants au bord d'une route. Maintenant, c'est cette vie que je voudrais rendre directement sans l'intermédiaire d'un sujet prē-établi.

Aller filmer l'Espagne et les Espagnols pour eux-mêmes, être attentif aux situations nouvelles qui s'offrent, m'attarder sur telle rencontre, suivre tel homme ou telle femme se déplaçant dans un paysage baigné de lumière, les écouter longuement parler d'eux-mêmes et de ce qu'ils vivent.

Rendre sensible ce qui peut se passer entre certains d'entre eux et celui qui est derrière ou à côté de la caméra, filmer à la première personne et, du coup, rendre personnelle l'expression de l'autre.

Au tournage, tenir ce "journal" de mes regards et de mes rencontres. Au montage, conserver ou recréer, si nécessaire, cette avancée dans l'inconnu, construisant et structurant les différents éléments entre eux.

+ + +

Certaines séquences filmées, il y a plusieurs années, seraient utilisées comme un point de départ. Ces images du passé, confrontées à celles d'aujourd'hui, pourraient donner les évolutions qui se sont produites ou, au contraire, les permanences qui ont traversé la dernière décade.

Que sont devenus ces gens du peuple que j'ai rencontrés en Espagne ? Comment ont-ils vécu ces dix années de changement ?

Ces adolescents d'hier sont de jeunes hommes aujourd'hui ; de l'école à la vie active, quel chemin ont-ils parcouru ?

Lors de mes premiers voyages dans les terres espagnoles, les éléments de modernité n'avaient pas encore pénétré partout. Ce village du Leon, quasiment abandonné en 1975, est peut-être aujourd'hui complètement désert.

La famille encore sur place alors, a-t-elle été obligée d'émigrer elle aussi ?

Les fêtes populaires, que sont-elles devenues ? Quelles transformations ont-elles subies ? : N'étaient-elles que des moyens de se réfugier dans le passé, à l'époque du franquisme ? Ou subsistent-elles encore aujourd'hui avec autant de vitalité et de véracité ?

Quel est le comportement et quelles sont les aspirations des jeunes, aujourd'hui, dans les rues de Madrid ? Peuvent-ils coexister avec certaines expressions du passé, tels les aveugles au coin des rues, criant pour vendre leurs billets de loterie ?

Dans les terres de Nijar, quelles seraient les réactions de Goytisolo, vingt-cinq ans après la description qu'il en a faite, lui-même ?

Nombreuses sont les questions que je me pose, auxquelles un nouveau tournage pourrait apporter des réponses. Certes, j'ai pu constater par moi-même, lors de mes récents voyages en Espagne, les transformations survenues dans ce pays. Mais cette constatation demeure générale. Il me serait possible de la rendre plus particulière et plus concrète, en filmant à nouveau aujourd'hui les lieux, les gens, les actes déjà enregistrés hier sur la pellicule.

A cette dynamique, donnée par une confrontation présent / passé, s'ajouterait la découverte actuelle de nouveaux lieux, de nouvelles personnes. Il me semble, en effet, que pour être la plus globale possible, une "expérience" de l'Espagne doit s'exprimer par le déroulement de la vie elle-même, telle qu'elle peut se présenter quotidiennement au "voyageur".

+ + +

Ce serait un témoignage personnel, probablement partial et partiel. La tentative d'un film à la première personne. Je voudrais y traduire l'impression du cheminement : on part d'un point (tout en suggérant ce qui a précédé), mais on ignore à l'avance où l'on arrivera exactement. Ce ne serait ni un discours, ni une thèse que je chercherais à étayer, à illustrer.

Le déroulement se ferait au quotidien : suivre et donner le mouvement de la vie. A certains moments, la chronologie serait cassée.

Ainsi, par exemple, je retrouve quelqu'un rencontré il y a une dizaine d'années. La séquence relatera les deux ou trois jours pendant lesquels se déroulent nos entrevues et notre travail commun. Entre-temps, pourront s'inclure soit des éléments du passé de cette personne, soit une rencontre avec quelqu'un d'autre (cf la construction du film " Le Manuscrit trouvé à Saragosse " où des récits différents s'imbriquent les uns dans les autres).

De même pour la découverte d'un village, je ne chercherai pas à en donner une vision globale, synthétique. Mais je respecterai le rythme de la découverte ; c'est à dire, celui-là même du tournage avec ses interruptions, ses reprises, parfois ses redites.

+ + +

De nombreux écrivains, tels Camilo José Cela, Antonio Ferres, Armando Lopez Salinas, Juan Goytisolo, pour n'en citer que certains, ont fait le récit de leurs voyages. Ils partaient ainsi à la découverte d'une région " se laissant aller aux circonstances, suivant, ici ou là, la brise favorable, un peu comme les feux dans la campagne qui s'inclinent d'un côté ou d'un autre, selon la direction du vent " (C.J.Cela - Voyage en Alcarria).

C'est ainsi probablement que peut se découvrir en partie l'Espagne. Si on ne joue pas ce jeu, on est vite rappelé à l'ordre, ou au désordre, lors d'une soirée dans une auberge ou au carrefour d'une route.

QUELQUES SEQUENCES ...

... Octobre 1975, je me souviens...

Dans les environs de Madrid, cinq jeunes espagnols étaient fusillés malgré les suppliques des différents pays d'Europe.

A Tuejar (province de Teruel), un paysan, Manolo el Choto, me parlait alors avec modestie de lui-même et de sa vie.

Quelques mois auparavant, à Barcelone, j'avais filmé des adolescents qui, en classe, discutaient entre eux des différentes formes d'état : la dictature, la démocratie...

1984, l'Espagne est une démocratie à la veille de son entrée dans la Communauté Européenne...

Manolo el Choto est-il toujours en vie ?
Ces adolescents de Barcelone, que sont-ils devenus ?

- + -

Après deux années d'un séjour en Espagne, je partais alors, emportant avec moi des images de ce pays.
Des images et des paroles de Manolo el Choto.
Il vivait seul, cultivant ses terres, s'occupant de ses vignes.
Ancien combattant républicain, il me raconta sa génération qui avait vécu

et fait la guerre civile.

- + -

Les actualités de 1936.
Dans les rues de Madrid, de jeunes garçons construisent des barricades.
Ces images sur lesquelles j'avais travaillé, m'ont souvent interpellé.
Le monde de cette enfance avait été différent du mien.
Quel était ce peuple dont même les enfants levaient le poing et faisaient des barricades ?

- + -

Aujourd'hui, retourner dans ce pays.
A Barcelone, retrouver ces adolescents de 1975. Des images d'eux hier, dans l'école d'un quartier périphérique. Ils ne manquaient pas de se lancer la réplique sur ce que l'Espagne allait devenir...
Ils parlaient de la guerre civile comme s'ils en avaient été les principaux protagonistes. Certains même invectivaient Franco.

Aujourd'hui, ils ont dans les vingt ans et leur adolescence s'est déroulée pendant la période du changement.

Hier, ils répondaient avec fougue à leurs propres questions.
Quelle peut être maintenant leur attitude devant les problèmes qu'ils rencontrent ? Que subsiste-t-il des traditions de leurs pères ? Dans vingt ans, quelle sera leur Espagne ?

Avec l'un d'eux (il ne me reste seulement que son visage en mémoire), rester plus longtemps : son travail, sa vie, ses espérances.
Retourne-t-il au village, dans la province de Teruel, où nous avions rencon-

trē et filmē son grand-père. A l'époque, il y allait encore pour les vacances. Mais n'était-il pas dējà devenu lui aussi, un pur habitant de la ville ?

- + -

En arrière plan de Barcelone, j'avais découvert et filmē les bidonvilles. Pourquoi avoir choisi ceux-là ? N'en existaient-ils pas non plus aux portes de Paris, aux portes de toutes les grandes villes ?
Par la suite, qu'ai-je fait de ces images et des tēmoignages de ces hommes et de ces femmes ?

1975, le dimanche des Rameaux.
Au milieu des baraques, quelques habitants, une palme à la main, suivaient en procession le curē qui venait rēgulièrement cēlēbrer les offices.

Manuel ētait jēsuite.
Il avait choisi de s'occuper des jeunes et des dēshēritēs. Hier, militant et religieux, il est redevenu maintenant laïc. Ils ont ētē plusieurs à suivre cette dēmarche lors de la dēmocratisation de l'Espagne. Y avait-il une relation de cause à effet ?
Qu'est-il devenu aujourd'hui ?
Il y a dix ans, la lutte pour les dēshēritēs, maintenant une sorte d'embourgeoisement ou de nouveaux modes d'action ?

- + -

La même annēe 1975, durant la Semaine Sainte.
"La Tamborrada" à Hijar (Teruel). Non loin de là, le village natal de Luis Bunuel, Calanda...

Toute une région où en 1936, les collectivisations avaient été très actives...

- + -

A Barcelone, aujourd'hui, les bidonvilles de la Bomba ont été rasés.
De l'autre côté de l'avenue où ils s'étalaient, masqués par de grandes palissades, à l'entrée de la ville, se dressent encore, à coup sûr, les grandes tours de Belvitges. La terre promise pour les habitants des baraques ainsi que pour ce couple, les Ripol, et leurs deux enfants. Ils étaient venus de l'Aragon pour s'installer à Barcelone et y travailler.

La femme était née après la guerre civile.
Depuis dix ans, son visage a dû changer.
Ne serait-il pas intéressant de parler avec elle ? (hier, je n'avais interviewé que son mari).
La suivre pas à pas pour découvrir un peu ses aspirations, ses déceptions.
Quels sont les changements auxquels elle a dû faire face ? Comment se situe-t-elle devant sa fille qui bientôt va entrer dans la vie active ?
Deux femmes, deux générations.

- + -

Actualités de 1936.
Les femmes durant la guerre civile.

- + -

Des images d'hier, montrant le quartier de Carmelo, surplombant Barcelone.
Des ruelles tortueuses, des maisons blanchies à la chaux.

Des baraques que les habitants ne voulaient pas quitter, car là, il leur semblait vivre encore dans les villages du Sud dont ils avaient gardé le souvenir.
Les parents étaient arrivés des campagnes.
Les grandes métropoles avaient besoin de main d'oeuvre. Bilbao et Barcelone étaient l'eldorado. Mais tous ces gens ne pouvaient pas encore en franchir les portes.

De Carmelo, peut-être ne reste-t-il plus que ces quelques images filmées hier ? Je ne retrouverai pas alors la trace des personnes que j'y avais rencontrées.

Mais ailleurs, dans d'autres lieux, je découvrirai de nouveaux visages.
Je m'attarderai alors quelque temps avec eux.
Je découvrirai aussi des personnes qui regrettent le temps du franquisme, des personnes dont l'expérience passée aura été différente de celle des gens que j'ai rencontrés le plus souvent...

- + -

Des images de 1974.
Sanabria, un vieux paysan, parle de son petit fils âgé de dix-douze ans.
Le gamin, assis à ses côtés, regarde silencieux et timide la caméra qui les filme.
" S'il a des capacités, dit le grand-père, il continuera ses études. Sinon, il travaillera aux champs comme moi ! "

Ce jeune a maintenant dans les vingt ans.
Vais-je ou non le retrouver dans ce village ? Savoir ce qu'il est devenu, ce qu'il fait ? Est-il paysan comme son grand-père ou a-t-il pu / dû quitter cette terre, et pour où ? Pour faire des études ou pour travailler dans les usines du Nord, ou à l'étranger comme ses parents ?
Si je le retrouve, c'est avec lui que je tenterai de nouer un dialogue.
C'est avec lui que je voudrai redécouvrir le village.

Bercianos de Aliste, perdu non loin de la frontière portugaise, dans le Nord-ouest du pays.
Trois cent cinquante habitants.
Le travail de la terre avec des méthodes anciennes.
Une forte émigration.
Des difficultés pour la scolarisation.

J'ai déjà filmé ces lieux à deux époques différentes.
En 1974, au mois d'avril, pendant la Semaine Sainte : des images et des sons d'un rituel inchangé depuis des siècles. Actes religieux, acte de foi. Tous les habitants y participaient. Par cette longue procession au calvaire, n'exprimaient-ils pas leur pauvreté ? Ne donnaient-ils pas une représentation de leur propre mort ?

Ce village et ses habitants invitaient au silence.

Ce ne fut pas sans peine qu'on put les faire parler devant la caméra et le micro.
Le visage de la boulangère et son travail quotidien. Elle disait qu'elle n'avait connu que le travail. Que dans le village, hommes et femmes ne connaissaient que ça : ils étaient égaux devant le labeur.
Qu'en est-il aujourd'hui d'elle et de ses enfants ?

L'alcade mettait alors en cause le pouvoir central qui les ignorait et les abandonnait à des techniques anciennes de travail.

En août 1975, nous repassions par ce village. Toute la population y battait les céréales sur une aire immense, dorée de soleil, d'épis et de paille. Toutes les techniques s'y côtoyaient : du fléau au traîneau tiré par les animaux pour les plus pauvres, à la batteuse à moteur louée par quelques rares privilégiés.
Cette fois-là, l'alcade refusa d'être filmé. Et son gendre, travailleur émigré en Allemagne, m'invectiva. Pourquoi venir filmer leurs méthodes archaïques ? Ce n'était pas aux français et aux européens qu'il fallait montrer ces images, mais à Franco lui-même, dans son palais à Madrid !

Le pouvoir a changé.
L'alcade voudra-t-il encore garder le silence ? Comment ces hommes et ces femmes se situent-ils aujourd'hui dans le contexte espagnol ? Conservent-ils toujours la même sensation d'éloignement ?

Peut-être, devant les images anciennes de ces hommes et de ces femmes, j'apprendrai que certains sont morts. Peut-être m'arrêterai-je sur des visages qu'hier je n'ai fait qu'enregistrer. Un homme ou une femme passe sur l'écran, c'était avant, et aujourd'hui, on se dit que c'est avec cette personne qu'il faut aller parler...

Je ne connaissais pas ce village. Je voulus filmer ses habitants et je l'ai fait. Souvent je pense à eux comme à des amis. Je voudrais connaître leurs joies et leurs peines. Et pourquoi leur savoir de la vie ne serait-il pas un enseignement ?

- + -

L'Espagne, ce sont des gens, des lieux que l'on rencontre au hasard des routes et des chemins.
En août 1975, à une douzaine de kilomètres d'une ville importante, dans la province du Leon :

Penalba de Santiago, village complètement isolé du monde et de notre civilisation, village quasiment abandonné.
Y vivaient seulement quelques familles.
Des images semblables à celles réalisées en 1932 par Luis Bunuel, dans Las Hurdes.
Les habitants qui émigraient, ne revenaient jamais. On en voyait encore plus la solitude sur les traits de ceux qui étaient restés.
Y retournerai-je ?

- + -

Des actualités de 1939.
Les colonnes de réfugiés espagnols se présentant à la frontière française.
En 1939, c'est Franco entrant dans Madrid acclamé par la foule.
Ce ne sont pas les mêmes gens qui quittent leur pays et qui acclament le dictateur. Et pourtant, n'est-ce pas le même peuple ?

- + -

Sur les chemins d'Andalousie.
Alors qu'un vieil homme se laissait balancer au pas régulier de son âne, sur le bord de la route, une femme très belle nous avait parlé, à nous étrangers. Elle voulait que nous allions au village de son beau-père, le vieillard qui s'éloignait. " Si vous venez un jour, demandez la maison de Juan de Dios." Et la femme nous quitta. C'était il y a dix ans.

Terre de Nijar, c'était en 1960.
Juan Goytisolo s'était fait lui aussi, mais avec quelle sensibilité et quel talent, le témoin de la pauvreté qui ravageait ces terres du Sud.
Avec lui, je voudrais refaire certains de ses trajets, retrouver les gens du peuple qu'il avait rencontrés ; me taire et les laisser dialoguer.

- + -

Ramon, on l'aurait déjà vu à Barcelone.
C'était en 1975, à Belvitges, avec les Ripol; c'était dans une séquence précédente.
Je le retrouverais en Andalousie, dans son village natal. Peut-être n'y sera-t-il jamais revenu depuis son plus jeune âge ?
Faire plus ample connaissance avec lui en traçant un portrait de cet ancien ouvrier.
En 1975, il s'était "reconverti", il enseignait le catalan à de nouveaux arrivants. Lui-même, avait dû jadis apprendre cette langue pour s'intégrer

en Catalogne (l'eldorado des gens du Sud, oui...mais à quel prix !).
Quelles sont ses racines ? Quelle est aujourd'hui sa culture ?
1936, militant révolutionnaire. Il doit ensuite quitter son pays et s'expatrier au Chili. Bénéficiant d'une amnistie, il peut enfin revenir. Homme du peuple qui a connu hier le "Frente Popular", les luttes et la guerre civile et qui aujourd'hui doit se réjouir du retour de la démocratie en Espagne.

- + -

1981. Des images de ce que la télévision espagnole avait enregistré en direct.
Tejero aux Cortes. Coup d'état, coup de théâtre.
Des images des actualités plus récentes, lors des résultats des dernières élections : les manifestations de joie du peuple de Madrid.

- + -

Muxia en Galice.
La vie des pêcheurs de ce petit port n'a probablement pas beaucoup changé.
On se demande même si naguère les nouvelles parvenaient jusque là.
Dans une famille, le père et l'un des fils allaient en mer; à leur retour, la femme et sa fille, à peine âgée d'une quinzaine d'années, portaient le poisson au marché pour le vendre.
Les parents doivent encore habiter la même maison. Mais leurs enfants, où sont-ils maintenant ?

Rita, adolescente hier, comment vit-elle aujourd'hui ? Peut-être est-elle mariée ? Et sa vie, est-elle identique à celle de sa mère ?
Comment elle, née en Galice et y vivant, se situe-t-elle par rapport aux habitants des autres régions d'Espagne.
Quelle est sa culture ? Ses espoirs et ceux de sa génération ?
Et si elle me disait : " Franco ? connais pas ! ".

- + -

Je m'attarderai sur certains paysages.
Y demeurer des heures et rien ne s'y passe.
Telle cette gare abandonnée et loin de toute habitation, entre Ségovie et Médina del Campo.
Les quelques trains de la ligne n'y font que ralentir.
Mais dans leur bruit qui s'éloigne, le rêve et la fiction prennent le dessus...
Par inadvertance, un étranger aurait pu descendre dans cette gare et j'imagine alors ce qui pourrait lui arriver...

- + -

Dans ces "notes", je voudrais retrouver ces quatre espagnols, mineurs à Decazeville, en France.
Anarchistes, réfugiés et exilés, ils ne voulaient pas en 1975 se laisser filmer. Par contre, ils avaient longuement parlé et j'ai conservé leurs paroles.
Ils espéraient pour leur pays un retour à la démocratie et ils répétaient sans cesse que jamais, ne devrait se reproduire la lutte fratricide.
Franco allait mourir et ces quatre hommes ne savaient pas encore s'ils retourneraient dans leur pays. Leurs enfants et leurs petits-enfants n'étaient-ils pas français ?
Ce sera peut-être à Saragosse ou à Teruel que je rencontrerai l'un d'eux.

- + -

La traversée de la Vieille Castille.
Car l'Espagne, c'est aussi et surtout cette terre dont l'horizon est repoussé à l'infini.

C'est aussi une qualité de lumière.
C'est un berger, seul avec son troupeau au milieu d'un champ sans limite.
La terre des conquistadors et des mystiques. Celle de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix.
Une terre qui me pose des questions.

- + -

C'est à Madrid que je voudrais achever ce voyage et ce film.
Sous le franquisme, je n'ai pu y filmer ce que j'aurais voulu. Mais aujourd'hui, Franco n'est plus.
A la Puerta del Sol. Lieu symbolique de Madrid et de L'Espagne.
Lieu de départ des mouvements révolutionnaires. Lieu de rencontre des madrilènes dans la nuit du 31 décembre, au changement d'année.

Là, trouver quelqu'un que je ne connais pas et dont je n'ai pas d'images.
Un jeune des rues de Madrid ; peut-être aura-t-il l'âge des cinq espagnols fusillés en 1975.
Passer quelques jours avec lui, le filmer, dialoguer.
Confronter ma vision de l'Espagne à la sienne...